

## « L'ŒUVRE D'ART AU FIL DES MOTS »

La production écrite attendue conjugue deux expressions artistiques, l'art et l'écriture d'imagination. « L'œuvre d'art au fil des mots » invite, à la manière de Denis Diderot dans ses *Salons*, à composer une *ekphrasis*. Cela revient à raconter en le décrivant, un tableau de votre choix, de manière vivante, y compris en s'y induisant.



Edward Hopper, Hotel Room (1931)

### Entre le dedans et le dehors.

La lumière tombe en oblique sur la pièce, une lumière pâle, presque fragile, qui découpe les murs comme une lame silencieuse. La fenêtre ouverte ne laisse pas entrer le vent ; seul pénètre ce jour immobile, suspendu au bord du temps. La femme assise au bord du lit regarde vers l'extérieur, mais ses yeux ne quittent pas vraiment la chambre : ils restent prisonniers de sa pensée. Je la vois de profil, figée dans une attente que rien ne vient rompre. Et, tandis que je la contemple, je sens peu à peu que je ne suis plus seulement devant elle : je suis avec elle.

Je m'avance — non pas avec mes pas, mais avec mes mots — et le tableau se dilate, s'ouvre, m'engloutit. La chambre devient aussi la mienne. L'air a l'odeur du coton frais et de la poussière discrète qui dort sur les rebords. La chaise vide près du mur m'invite et m'exclut à la fois ; je n'ose m'y asseoir, de peur d'interrompre ce silence si dense qu'il semble respirer.

Tout est simple, et pourtant tout pèse.

Le lit défait garde la trace d'une nuit inachevée, comme si le sommeil s'y était brisé. Le drap retombe en plis lourds, témoins d'un geste impatient ou hésitant. La femme — ou peut-être devrais-

je dire : nous — tient ses mains jointes sur ses genoux. Elle ne pleure pas, ne sourit pas ; elle se tait. Mais ce mutisme est plein de voix intérieures. J'entends la rumeur d'une vie invisible, faite de regrets, d'attentes, de souvenirs qui ne trouvent plus leur place dans le présent.

Au-dehors, la ville ne se montre pas ; elle n'existe qu'en lumière. Un rectangle doré glisse sur le mur comme une promesse à demi tenue. Je devine des rues, des toits, des passants qui ne savent rien de cette chambre et de son secret. Et pourtant, c'est là, dans cet espace fermé, que tout se joue. Le monde entier semble s'être retiré pour laisser place à cette solitude, grande comme un paysage.

Je me surprends à respirer plus lentement, comme si mes propres pensées s'alignaient sur celles de la femme. Je ne la regarde plus : je la partage. Ses épaules penchées deviennent les miennes, son silence se déploie dans ma poitrine. Je pose les mains sur le rebord du lit, et je sens la fraîcheur du tissu contre ma peau imaginaire. Je ne suis plus spectatrice ; je suis témoin intime, présence discrète, ombre ajoutée au tableau.

Alors je comprends que cette scène n'est pas l'instant d'une mélancolie : c'est une frontière.

Entre le dedans et le dehors.

Entre ce que l'on vit et ce que l'on espère encore.

Entre la lumière qui frappe la fenêtre et celle que l'on n'a pas su garder en soi.

Le tableau ne raconte pas une histoire ; il en retenait une, jusqu'à ce que je la traverse. Et tandis que la femme continue de regarder vers un horizon qu'elle ne rejoint pas, je quitte la chambre en silence — mais une part de moi demeure assise à ses côtés, là où la solitude, soudain, a trouvé des mots.

**Chaïmaa TAMMAH FALHANI (Université Jean-Moulin, Lyon)**